

## SYNOPSIS :

# HÉROÏNOMANES AFGHANS

## Reportage photo de Sandra CALLIGARO

Afghanistan, 2007 - 2008

« *L'opium est le premier employeur de l'Afghanistan, sa plus grande source de capitaux et la base principale de son économie* », avait énoncé à Kaboul Antonio Maria Costa, directeur de UNODC) Bureau des Nations unies contre la drogue et le crime).

L'Afghanistan est le premier pays producteur d'opium, assurant 90 % de la production mondiale. L'an passé, 8200 tonnes ont été produites. L'opium représente 50 % du PIB du pays, fait travailler 12 % des Afghans et contribue en partie au financement des Talibans et autres insurgés.

Au-delà de son statut de producteur, le pays se découvre aussi consommateur. Selon une étude du même bureau des Nations Unies, sur le million de consommateurs réguliers de drogues en Afghanistan, on compterait 200.000 usagers d'opiacés dont 50.000 usagers d'héroïne.

L'histoire de l'héroïne en Afghanistan, c'est avant tout le reflet d'un pays meurtri par 30 ans d'incessants conflits ; c'est avant tout l'histoire de ses réfugiés. Revenus dans leur pays d'origine à la faveur d'une expulsion le plus souvent, ils ont introduit l'héroïne et les pratiques à risque qui se propagent maintenant au sein du reste de la population. Tandis qu'en province l'opium continue traditionnellement de se fumer, les injections d'héroïne par intraveineuse sont apparues à Kaboul. Et avec elles, la propagation du Sida, inexistant jusqu'alors.

Les histoires se mêlent, et se répètent. Tous arrivent d'Iran, tous se sont laissés entraîner dans le piège de la poudre blanche lors de leur exil dans ce pays voisin par lequel l'héroïne transitait et qui est classé comme le premier consommateur mondial d'opiacé (près de 3 % de la population). Tous y ont été expulsés car ils n'avaient pas ou plus de titre de séjour, mais surtout parce qu'ils étaient drogués. Plusieurs centaines d'entre eux ont élu domicile dans les ruines d'un ancien centre culturel soviétique, à l'ouest de Kaboul, transformé en squat depuis. Jour après jour, ils sont de plus en plus nombreux. Le squat devient un véritable refuge pour ces Afghans qu'on rejette dans leur pays sans rien, ayant du laisser leur famille derrière eux, et avec le fardeau de la dépendance en plus.

Quelques ONG font de la prévention sur les endroits à forte concentration de toxicomanes et proposent des cures de désintoxication. Kaboul a une maigre capacité totale de 40 lits, les places y sont donc chères, il y a généralement plusieurs mois d'attente et de prétraitement avant de pouvoir être réellement interné. A cette insuffisance d'infrastructure, s'ajoute un autre problème : comment nourrir sa femme, ses enfants, pendant la durée de la cure ? Seuls ceux qui ont une famille pouvant les supporter financièrement ont une maigre chance de s'en sortir. Et en raison de la durée trop courte des cures et de la quasi-absence de suivi psychologique des patients et de leur famille après la sortie, le taux de rechute après la cure est énorme, approchant les 90 %.

Dans un état en proie à un retour fort de l'insurrection, la lutte contre la toxicomanie apparaît comme le dernier des soucis du gouvernement. Et comme en réponse aux espoirs de paix et de vie meilleure qui s'estompent dans le pays, le nombre d'usagers continue d'augmenter d'année en année, s'attaquant aux adolescents et enfants. Car, tout comme pour les usagers du monde entier, la drogue sert aux Afghans de refuge.